Pasteur François Clavairoly
« Veiller dans un monde déchiré »

Temple de l'EPUDF

Saintes 8 novembre 2026

Exode 20, 24. « Tu m'élèveras un autel de terre, sur lequel tu offriras tes holocaustes et tes sacrifices d'actions de grâces, tes brebis et tes bœufs. En tout lieu où je rappellerai mon nom, je viendrai vers toi, et je te bénirai. »

Matthieu 25, 1-13. Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, allèrent à la rencontre de l'époux. Cinq d'entre elles étaient folles, et cinq sages. Les folles, en prenant leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles; mais les sages prirent, avec leurs lampes, de l'huile dans des vases. Comme l'époux tardait, toutes s'assoupirent et s'endormirent. Au milieu de la nuit, on cria: Voici l'époux, allez à sa rencontre! Alors toutes ces vierges se réveillèrent, et préparèrent leurs lampes. Les folles dirent aux sages: Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. Les sages répondirent: Non; il n'y en aurait pas assez pour nous et pour vous; allez plutôt chez ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva; celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et la porte fut fermée. Plus tard, les autres vierges vinrent, et dirent: Seigneur, Seigneur, ouvre-nous. Mais il répondit: Je vous le dis en vérité, je ne vous connais pas. Veillez donc, puisque vous ne savez ni le jour, ni l'heure.

Frères et sœurs, chers amis, je voulais vous dire en guise d'introduction combien je suis particulièrement reconnaissant d'avoir été invité parmi vous pour la célébration de ce culte en vue d'un témoignage commun.

Le thème de la prédication qui se définit d'un mot, d'un verbe, «veiller », résonne à vos oreilles d'un écho familier de sorte qu'il n'est point besoin de convoquer ici l'histoire et ses tourments dans cette région marquée de tant de hauts faits, pour en dire l'importance et les risques.

Veiller, résister, certes, encore et toujours, il faut s'y tenir prêt. Mais comment et pourquoi et surtout pour qui pour quoi engager cette veille et où en trouver les ressources sans se décourager ?

Les circonstances présentes, le contexte général et l'actualité du pays, de notre continent, de ce monde, donnent évidemment bien des motifs d'inquiétude et même de crainte. De plus, nos angoisses toute personnelles qui habitent parfois nos esprits fragiles et leur infligent souffrance et insomnies, peuvent se trouver plus assombries encore, s'il était possible, par le sentiment étrange de vivre une course effrénée vers le pire, une course dont l'information en continu offerte sur des plateaux de télévision professionnels et si beaux à voir, nous entraine dans un récit qui, tel celui des séries télévisées contemporaines, propose des épisodes, des effets de suspens, puis des saisons entières dont le dénouement se fait tellement attendre qu'on en vient presque à souhaiter la précipitation du scénario dans une forme de dystopie ou de chaos final.

Des acteurs politiques de renom expriment eux-mêmes cette sorte d'impatience devant les événements en disant sans rire, ici, en parlant des étrangers qu'il faut « finir le travail », ou là encore : « Attention ! je vais utiliser l'arme nucléaire », ou

plus près de nous, qu'il faut « renverser la table », ou encore qu'il faut tout changer, qu'il faudrait même entrer dans des zones inconnues, « choisir pour demain », et comme on l'entend ici et là, « enfin opter pour ce que nous n'avons pas encore essayé ».

La question de la vigilance est à l'ordre du jour et ne manque pas de matière. Mais, car il y a un « mais », j'aimerais ce matin vous dire deux mots, seulement deux mots, si vous me le permettez : -bonne nouvelle-. Oui, j'aimerais vous dire sans tarder dans mon propos que nous sommes assemblés pour recevoir un message, et pas n'importe lequel : celui de l'Évangile, porteur d'une bonne nouvelle.

La prédication de l'Église, en effet, ne peut se réduire à un cours de géostratégie des malheurs de ce monde ni à l'exposé d'une cartographie commentée des lieux de combats à mener ensemble. La prédication n'est pas une sorte de code de conduite pour un chrétien exemplaire qui devrait être en veille permanente telle une sentinelle insomniaque à tendance paranoïaque : tout chrétien sait déjà cela depuis longtemps, s'il se rend régulièrement au culte comme vous. Et votre propre engagement n'a pas attendu cette prédication pour être effectif : les Églises et chacun de vous sont en vérité déjà engagés : par la diaconie, par l'action missionnaire, par la militance au sein des associations culturelles, solidaires, par les œuvres diverses et variées, par l'engagement politique, par votre action financière et généreuse, par la consécration aux enjeux de la vie de famille, par vos combats personnels en tant que parent dans l'éducation des adolescents si difficile aujourd'hui, par l'accompagnement des personnes en difficulté, handicapées, isolées, malades, par la responsabilité professionnelle, par votre vie citoyenne et aussi et surtout par la prière et par l'offrande, vous êtes déjà vigilants et peut-être

même quelque peu fatigués de l'être. Tout cela peut être considéré, en effet, comme des lieux de résistance dans un monde déchiré. Et plus encore que cela, nos corps fragiles et nos esprits eux-mêmes, meurtris par des souffrances et des douleurs muettes, par le grand âge, par la perspective de la fin de vie, sont aussi des lieux de veille secrète mais bien réelle dans la solitude d'un appartement, d'une maison, d'une institution ou d'un établissement de soin.

La prédication, dans ce contexte, ne peut se résumer ni à être un traité forcément rapide, subjectif et finalement frustrant des malheurs à combattre, ni à une exégèse hors sol, réduite aux acquêts d'un commentaire biblique, même le plus savant mais qui omettrait par hauteur de vue faussement intellectuelle, toute référence à l'actualité et à ses drames.

La prédication est une parole dont l'effet de sens se trouve à la jonction de deux réalités, à savoir le monde et l'évangile. Elle se situe au cœur du culte, bruissante certes du chaos de l'actualité mais faisant écho fidèlement à la parole du Christ. Elle emporte dès les premières secondes ses auditeurs vers des chemins de pensées qui les concernent au plus profond d'eux-mêmes, au risque, il est vrai, de perdre leur attention dans un labyrinthe intime aux impasses nombreuses. D'où la tentation effective pour les auditeurs, pour chacun de vous, donc chers amis, de « zapper », dès les premières minutes, et de même pour le prédicateur le risque de perdre alors la moitié de l'assemblée sans s'en rendre compte ; d'où enfin l'importance de savoir, chers amis, frères et sœurs, ce que nous faisons réellement ensemble ici :

La prédication a bien pour unique mission de rappeler, à rythme régulier car nos mémoires flanchent et nos éloignements du temple ou de l'église, souvent bien motivés, contribuent à l'oubli, de rappeler et de traduire inlassablement

la bonne nouvelle qui structure nos vies et notre espérance dont le culte est l'événement qui l'actualise mystérieusement.

Il y aura donc deux moments dans mon propos.

En premier lieu celui de redire simplement ce qu'est le culte chrétien et deuxièmement celui de nous attacher à comprendre à quelle veille il nous convoque au nom de l'Évangile, car tel est l'essentiel.

Je « spoile » ici la pointe fine de mon propos en disant ceci : le culte est le lieu ressource privilégié et presque unique de l'annonce d'une bonne nouvelle, et la prédication chrétienne énonce le motif de toute vigilance, selon le mot de la parabole de l'évangile du jour.

Arrêtons-nous sur ce qu'est précisément le culte.

Il est événement vécu où se « cultive », comme l'indique son étymologie, un temps et où se laisse créer un espace — comme ici dans ce temple — où chacun trouve sa place. Le culte est geste et parole d'une culture spirituelle, d'un espace-temps où chacun trouve son espace et son temps, une place à côté de l'autre différent, en confiance, et à équidistance d'une même parole, autrement dit à équidistance du Christ. Un espace et un temps, le temps d'une heure seulement où se cultive l'hospitalité au nom du Christ par qui nous sommes mystérieusement institués frères et sœurs les uns des autres.

Je vous propose à l'instant même de vérifier cet aspect de l'événement du culte en vous tournant à gauche et à droite -et même si vous êtes souples : derrière vous-, car vous découvrirez soudain en le ou en la regardant dans les yeux, un frère ou une sœur, peut-être inattendu(e), peut-être inconnu(e) mais véritablement membre de votre famille, même s'il ou elle — ne le sait pas tout à fait. Attention, je vous suggère de porter un regard seulement mais qui ne dure pas plus que deux

secondes, sinon il serait vite interprété ou perçu comme agression de votre part!

Vivre le culte, est ainsi un acte cultuel au sens où nous cultivons et participons ensemble à cette conversation où Celui qui conduit nos vies rappelle son nom, comme l'écrit le livre de l'Exode, où il décide de venir, d'être présent et où il vient pour nous bénir. Tel est le sens du culte, selon ce petit texte tiré du chapitre 20, sans doute le plus ancien témoignage sur le culte dans l'Israël antique :

« Tu feras pour moi un autel de terre, et en tout lieu où je rappellerai mon nom, je viendrai vers toi et je te bénirai. »

Pas de faste, ici, pas de distinction de classe, pas de gens désignés comme racisés victimes ou à privilégier, pas de rang ni de banc réservés, pas de prêtres, non plus, pas d'intermédiaires, pas de distinction homme-femme, aucune condition pré-requise mais un rendez-vous, comme celui de ce matin, où c'est Lui qui prend l'initiative de se rappeler à notre souvenir, de nous rappeler son nom ineffable, où il décide de venir, de se rendre auprès de nous et de nous annoncer qu'il nous sauve (nous reconnait et nous honore) par une parole qui réalise ce qu'elle énonce, à savoir une bénédiction : une bénédiction adressée à chacune et à chacun en particulier. Le texte écrit bien ceci : je viendrai vers toi, et je te bénirai. La rencontre cultuelle est personnelle et communautaire tout à la fois, la parole est adressée non pas tant du haut d'un balcon à la foule humiliée sur une place mais à chacun, et la promesse offerte à quiconque se trouve présent, debout, assis, à genoux, ou encore allité en un même un lieu et à un même moment : telle la joie d'un mariage promise à tous les invités à la fête. Le culte est initiative de Dieu et non pas la nôtre : c'est lui qui vient et non pas notre désir tendu vers lui de l'atteindre enfin et qui se tend d'orgueil spirituel, afin de le tirer par la manche

pour qu'il se plie à nos fantasmes, qu'il nous regarde et nous touche !

Nous voici donc liés par cette fraternité que le Christ lui-même nous rappelle à son tour. Aller au culte consiste donc à accepter simplement de répondre à une invitation, et non pas nous élever vers Dieu, à tenter de l'atteindre ou de l'attirer vers nous par des invocations et comme le dénonce avec humour et intelligence le prophète, par « le vacarme de nos cantiques » ou de nos prières même les plus spirituelles. C'est être prêt à répondre simplement présent au rendez-vous qu'il a fixé, c'est répondre chacun et tous ensemble comme aujourd'hui, liés, reliés les uns et les autres par ce même rappel. C'est aussi préparer pour lui, puisqu'il est venu, un repas auquel il prendra part. (Aujourd'hui, certes, il n'y a pas de célébration de la cène, mais ce repas eucharistique tire bien son origine de ce temps de culte venu du fond des âges où Dieu vient vers nous, et où en réponse à sa venue, nous l'accueillons dans nos vies et où il mange avec nous !)

Aller au culte, c'est donc bien faire acte de religion au sens des deux étymologies si connues du terme, même si je sais que quelques-uns n'ont pas ce mot de religion en grande estime.

A cet égard, je réserverai d'ailleurs même pour vous, y compris pour ceux qui se méfient de ce mot et de ce qu'il contient, une troisième étymologie et non la moindre, mais ce sera pour la fin, si vous suivez encore, en rapport avec la parabole de ces dix femmes invitées à la noce!

Faire acte de religion en revient donc à se laisser relier, comme je l'évoquais à l'instant, à se rassembler, selon la première étymologie, et, puisque nous avons confiance en Dieu qui nous bénit et nous sauve, c'est nous laisser accueillir

joyeusement dans sa fratrie, telle une immense fraternité qui dépasse toutes frontières.

Mais c'est aussi, selon la deuxième définition de ce mot de religion venant du latin religare qui traduit le contraire exact de neg-ligere (négliger), faire donc attention, être attentif, prendre au sérieux ce que nous découvrons et vivons lors du culte : être attentif à la prédication bien évidemment, mais aussi ne rien négliger d'autre, ni le lieu lui-même, ni son architecture, ni sa disposition, ni sa propreté, ni la liturgie, ni ses gestes, ses paroles et ses chants, ses prières, ses silences et ses musiques et enfin et surtout ne pas se négliger soi-même et les autres qui vivent la même réalité.

Être attentif, ai-je dit, mais non pas craintif, non pas pour nous tenir dans la crainte, non pas redouter le sacré, le *tremendum*, la présence soudaine et qui fait trembler, celle d'un Dieu méchant, méchant finalement à notre image, toujours comptable de nos fautes ou de nos approximations doctrinales ou même de nos écarts de comportements, de nos singularités intimes et qui dérangent, ou un Dieu promettant avec des mots menaçants de régler ses comptes à la fin du mois, à la fin de la vie, tel l'épicier le crayon sur l'oreille et le cahier de nos dettes impayées dans un tiroir dont il saura sortir un jour funeste la terrible addition, ou encore tel Osiris qui pèse sur une balance les cœurs et les âmes des défunts pour en choisir certains et en rejeter d'autres, comme le représentent étonnamment certains reliefs de nos cathédrales.

Faire acte de religion, par ce geste de la participation au culte, c'est en Christ nous tenir devant Dieu en totale confiance. Comme Luther l'a dit en son temps et en latin, *coram deo*, simplement *devant lui*, car sachez-le, croyez-le vraiment, même si cela semble incroyable à vos yeux, telle est la bonne nouvelle : *il nous accepte tels que nous sommes et quoi que*

nous ayons fait, ou encore comme le dira Calvin, *il nous tient dans la certitude que notre destinée demeure bien en lui qui nous aime et nous destine au salut, et jamais ne nous abandonne aux logiques humaines qui prédéterminent les destins de classe, d'origine, de culture, de sexualité, de psychologie ou de toute condition que les humains inventent pour enfermer chacun dans un état qu'il faudrait définitivement habiter*.

Ce petit texte de l'Exode souligne combien le culte est le lieu où aucune contrainte, aucune exclusive et un accueil sans condition place celui qui y participe dans une relation de confiance et d'apaisement intérieur, autrement dit dans la foi, dans la paix et dans l'espérance, sous sa bénédiction.

Ainsi équipés et nourris de ce que nous recevons au culte, assurés de vivre ce salut dont témoigne la bénédiction, nous sommes appelés à ne pas nous endormir, à ne pas nous laisser distraire et finalement à veiller.

Ici s'articule la lecture du fameux texte de Jean 3-16, un texte dont raffolent les protestants car il est comme disait encore Luther « l'évangile en miniature », et de plus le texte de l'Évangile du jour proposé pour les chrétiens du monde entier : « veillez donc puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure... »

Au fond, avant même que nous ayons pensé à Dieu pour l'implorer de nous secourir dans la détresse, lui nous a précédés et se tient là, exactement dans le même esprit que ce que le texte de l'Exode évoquait, en nous décrivant une initiative surprenante, alors que nous ne la savions même pas ni même ne l'espérions : celle d'un Dieu qui vient et qui bénit.

Nous entendons par conséquent lors de ce culte et dans ce texte de l'évangile une information singulière, unique et

positive pour nos vies et pour le monde entier : dans les nuits de nos existences pleines de doutes et même dans nos insomnies où chacun se demande si et quand Dieu viendra, comme dans les nuits plus profondes encore où l'on ne se demande même plus si quelqu'un viendra, il vient précisément et il vient pour nous bénir.

La foi n'est alors pas attitude d'obéissance à une doctrine dans la crainte anxiogène de n'y être jamais conforme, mais elle est accueil en confiance, non pas obéissance inquiète mais réception d'un mot d'amour et d'une invitation joyeuse à y répondre. Quand nous dirions avec Nicodème dans un langage d'aujourd'hui : « je suis seul, car Dieu ne m'apporte rien de beau dans l'existence », quand nous dirions avec lui « nous sommes dans la nuit, en attente maladive de quelque aurore », exactement selon ce que le nom de Nicodème signifie dans son étymologie hébraïque : « avant le jour, en attendant la lumière », voici que rien n'est perdu, que rien n'est trop tard, voici que vient le jour, car il vient vers nous pour une raison précise, Celui qui conduit nos vies : chacune de nos vies a du prix à ses yeux. Un recommencement est possible. Il est possible de se lever, de se relever, de résister en soi-même, aux idées noires, à celles de la nuit, aux idées reçues ou aux discours entendus à l'envi presque *ad nauseam* selon lesquels ce Dieu ne serait qu'un ami imaginaire, qu'une fiction, un Alien, autrement dit une aliénation. Non, une rencontre que l'on pensait réservée à d'autres nous est rendue possible : un *novum*, un avenir, un chemin.

Veiller est ainsi humainement possible, et se réveiller encore plus, c'est à dire exister pleinement au grand jour et dans la confiance, dans la paix et dans l'espérance. Veiller, entendons-nous, non pas rêver, imaginer, ou se forcer à croire, non pas insister dans le sens où nous voudrions nous auto-

persuader, nous épuiser dans la croyance et en faire trop, finalement, de façon mensongère : nous avons tous connu de telles personnes qui sont si chrétiennes, si croyantes, si insistantes, qu'elles gênent un peu par leur zèle et qu'elles nous font même douter de l'authenticité de leur foi tant celle-ci semble prégnante, lourde, épuisante et précisément insistante. Il ne nous est pas demandé d'être des insomniaques de la foi ; d'ailleurs les femmes de la parabole s'endorment toutes à un moment donné tant leur nuit est longue et leur attente épuisante, comme notre vie même exactement et comme notre destin fatigué, notre corps lourd, notre moral atteint.

Mais y a de la finesse et de la sagesse dans la veille en Christ, et même de l'humour, au moment de crises ou de doutes. Veiller c'est en effet exister pleinement, être pleinement soi, et donc accepter d'être insuffisant, fragile, accepter de laisser couler parfois nos larmes intérieures et connues de nous seuls. C'est laisser aller une journée ou deux, plus s'il le faut.

Mais c'est aussi rester secrètement confiant. On ne fanfaronne la foi comme en politique on s'énerve et comme on s'invective dans de vaines et ridicules excitations de plateaux, faisant croire que chaque seconde est un combat !

Veiller ce n'est pas insister devant un public pour prouver quoi que ce soit, pour se justifier, pour se montrer plus que nous sommes, pour convaincre ou pire pour vaincre. C'est résister, nous y voici, ce n'est donc pas se désister. Ce n'est pas fuir le terrain, autrement dit se replier sur ses positions convictionnelles et regarder les autres du haut des remparts de sa citadelle dogmatique. Rester vigilant c'est oser partager ses convictions, ses certitudes, au risque de se laisser bousculer, c'est renoncer au désistement qui mène à l'acédie qui est une sorte de dépression spirituelle, se traduisant par

une pétrification théologique dont le discours ressasse des affirmations anciennes et périmées, que le monde n'entend plus et dont il se passe, finalement.

Résister en Christ, c'est laisser exister Christ en nous. Sans insister car c'est lui qui prend l'initiative : nous n'avons rien à prouver pour exister. Sans nous désister, ensuite, car il nous invite et nous appelle à le suivre en toute confiance, même fatigués comme les jeunes femmes de la parabole.

Pour reprendre le petit texte de l'Exode, nous pourrions dire que veiller consiste à laisser agir cette bénédiction que nous avons reçue, ce salut qui nous est donné, laisser exister Christ en nous, lui qui devant les horreurs du monde, les exclusions les mépris et les violences, choisit de parler et d'agir, même symboliquement, en désignant à notre intelligence la réhabilitation à mettre en œuvre contre l'exclusion, la dignité à promouvoir contre l'humiliation, la responsabilité et la liberté à assumer contre la démagogie et le rire désastreux de toute dérision que l'on nous sert à foison sur tous les réseaux sociaux. Veiller c'est laisser Christ résister en nous car lui est vivant, y compris quand nous sommes fatigués et repliés sur nous-mêmes. Il nous tient debout en nous-mêmes, ressuscités, même si nos corps perclus de rhumatismes et nos visages pâles ne rayonnent pas de toute joie et de toute béate insouciance.

C'est nous laisser relever par lui quand nos corps douloureux ou nos esprits fragiles, quand nos doctrines enfouies en nous et qui résistent encore, aussi, nous empêchent de vivre au présent, de voir et d'envisager demain, de voir ce qui advient et qui est nouveau, de voir le chemin.

Veiller, c'est laisser le Christ en nous résister, quand nous insistons à tort sur nos propres mérites et nos propres actions,

ou à l'inverse quand nous nous désistons et quand nous baissons les bras.

Christ, je l'avais écrit il y a quelques temps déjà, devait être vraiment un peu protestant d'origine, je veux dire « protestant de sa foi » devant les autorités religieuses et politiques de l'empire.

C'est cela, en vérité, la véritable vigilance, cette capacité qu'il a, lui, ce mystérieux visiteur de nos vies — et non pas l'ami imaginaire —, d'inviter et de mobiliser nos vies devant les questions vives de ce monde aimé par Dieu.

C'est lui qui nous donne cette *sagesse pratique*, dirait Ricœur, dans le présent de nos existences. Je voudrais ici ne citer que quatre exemples de ces occasions de résistance, pour finir, et qui en diront la réalité :

— premièrement, la puissance armée de l'IA, dont l'encyclique du pape Léon XIV, notamment, Magnifica Humanitas, nous invite à prendre la mesure, en promesses et en défis, pour que nous sachions entrer avec une véritable intelligence humaine dans l'ère nouvelle qu'elle ouvre à nos enfants et nos petits-enfants.

— deuxièmement, la mise en cause de la dignité humaine, dont les débats éthiques méritent notre regard à la fois critique et confiant.

— troisièmement, le refus de l'altérité et de l'accueil de l'étranger, dont l'actualité rappelle les drames et les impasses juridiques, politiques et économiques qui signent notre société d'un sceau d'infamie.

— et enfin, l'instrumentalisation de la laïcité, par laquelle on veut de proche en proche restreindre l'accès à la liberté de culte ou interdire sans justification juridique dans l'espace social tout signe religieux, quand c'est la République qui est

laïque, et non pas, justement, la société dans son expression plurielle et plurireligieuse.

Veiller avec le Christ, c'est ici comprendre que nous ne réparerons pas le monde par nos pauvres actions y compris les plus extraordinaires (quelle prétention que cette théologie de la réparation du monde !), mais que ce monde est déjà sauvé, et que par conséquent nous pouvons le vivre rendus pleinement humains aujourd'hui même, par celui qui résiste contre toutes les morts qui menacent nos existences fragiles.

Cette vigilance chrétienne s'enracine encore, en voici la promesse énoncée au débit de ce propos, dans une troisième compréhension du mot de religion : outre celle qui désigne le fait de *nous laisser relier en fraternité*, et celle qui désigne le fait de nous tenir respectueux et conscients de ce que le culte signifie au plus profond de nos existences et donc de ne pas négliger nos consciences, se révèle la compréhension du mot dont l'origine est aussi celle de *lire et relire les textes anciens, et les lire avec intelligence*.

Voici donc cette dernière étymologie que je vous laisse : être intelligent, savoir lire entre les lignes le message du Christ et le laisser nous faire découvrir que sa bénédiction et son salut nous font tenir debout en nous-mêmes à jamais, car selon ce que dit l'évangile de ce jour que nous venons de lire, celui qui a cette confiance en lui ne meurt pas mais a dès maintenant et quoi qu'il advienne, la vie en plénitude, quand bien même il se serait *endormi* (même pas en veille !).

Le texte de l'évangile est une parabole, ne l'oubliez pas, je vous en prie !

Jamais un texte à prendre à la lettre ! Un marié ne dit pas à ses demoiselles d'honneur ou à ses serviteurs « dehors » « ,je ne vous connais pas ». Il n'arrive d'ailleurs pas en retard à ce

point à son propre mariage ! Tout au plus, la mariée peut se faire attendre pour une raison ou pour une autre mais quel plaisir de l'attendre, elle maintenant si belle et apprêtée, justement ! Non, ici, la parabole nous rappelle que nous ne savons qu'une chose, la seule que ne avons à savoir car il s'agit d'une parabole de la venue de Dieu : celui qui vient va venir, pour nous rappeler son nom, nous accueillir et nous bénir. Telle est « l'essence » du message, autrement dit l'huile de notre lampe. Que ceux qui ont reçu cette huile, et c'est votre cas ce matin, invitent d'autres à s'en procurer, à en faire provision et même s'il le faut la partagent avec le plus grand nombre, mais surtout avant de s'endormir. Veillez à cela : annoncez qu'il est important de se procurer de cette huile, de recevoir ce message, en deux mots, donc, cette « bonne nouvelle » !

Avec tous ceux que vous rencontrez. Partout où le Seigneur rappellera son nom, y compris dans un moment inattendu, la nuit, quand tout paraît paisible, ou quand tout va mal, un jour, il viendra, et il nous bénira, puisque nous serons tous là.

אָמֵן.